

FONDATION EUGÈNE PIOT

A P O L L O N

STATUE TROUVÉE A MAGNÉSIE DU SIPYLE

MUSÉE IMPÉRIAL DE CONSTANTINOPLE

PAR

THÉODORE REINACH

Extrait des *Monuments et Mémoires* publiés par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres

(Deuxième fascicule du Tome III)

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

1897

Bibliothèque Maison de l'Orient



143471

APOLLON

STATUE TROUVÉE A MAGNÉSIE DU SIPYLE

MUSÉE IMPÉRIAL DE CONSTANTINOPLE

PLANCHES XVI-XVIII

C'est dans un champ près de Manissa, l'ancienne Magnésie du Sipyle, qu'a été découverte en deux fois — la tête d'abord, le corps ensuite — la belle statue en marbre de Paros représentée sur nos planches XVI, XVII et XVIII¹. Les tronçons, successivement expédiés au musée de Constantinople, y ont été habilement rajustés ensemble; toutefois l'omoplate gauche, qui s'était probablement détachée, ne se raccorde pas exactement avec la ligne du cou: il en résulte un ressaut désagréable pour l'œil, mais qui ne saurait jeter la moindre suspicion sur la justesse générale de la restauration.

La figure se composait de deux blocs de marbre distincts, réunis par des crampons de fer placés à l'intérieur: c'est le même procédé qui s'observe sur la Vénus de Milo, l'Apollon de Tralles et quelques

1. Je dois des remerciements particuliers à S. Exc. Hamdy-Bey pour la complaisance avec laquelle il m'a autorisé à publier cette statue et m'a fourni les photographies et documents nécessaires à mon mémoire.

autres statues antiques. Le bloc supérieur, tête non comprise, a 0^m,84 de haut, le bloc inférieur 0^m,72¹; la hauteur totale, depuis le sommet du crâne jusqu'au bas de la draperie, atteint 1^m,90; en tenant compte du bas des jambes, qui a disparu, on voit que la statue avait près d'un quart de plus que la grandeur naturelle. Le bras gauche et la lyre, dont il ne subsiste qu'un fragment, étaient rapportés, et il en était sans doute de même du bras droit, entièrement perdu.

La désignation de la figure ne souffre pas de difficulté. La grandeur surnaturelle, le type idéal et juvénile, la longue chevelure bouclée, tout annonce le dieu de la lumière et de la musique, Apollon. Deux attributs achèvent de fixer la dénomination : dans la main gauche, un tronçon de lyre ou de cithare; sur le devant du crâne, un ruban étroit, semé de trous irrégulièrement distribués, dont quelques-uns débordent sur les mèches avoisinantes : on y reconnaît les traces d'une couronne métallique (sans doute en bronze doré), composée de feuilles de laurier, dont les contours allongés apparaissent encore dans le groupement capricieux des trous de scellement. La couronne de laurier, attachée par une bandelette de laine, est ce qu'on appelait proprement une *taenia*² : c'est une définition dont il faudra nous souvenir quand nous chercherons à déterminer l'origine du type de notre statue.

La découverte d'une grande statue d'Apollon dans la cité du Sipyle n'a rien qui doive surprendre. On sait le rôle que la légende prêtait à ce dieu dans la migration des Magnètes³; il était certainement au nombre de leurs divinités principales. Dans la célèbre inscription relatant le traité d'alliance entre Smyrne et Magnésie du Sipyle⁴, après les

1. La jonction des deux tronçons a lieu immédiatement au-dessous du premier grand pli (horizontal) de la draperie; elle est ainsi dissimulée dans l'ombre de ce pli.

2. 5^e lexique de Bekker (λέξεις ῥητορικαί), p. 308 (*Anecdota*, I) : ταυία· στέφανος δάφνης, ἐρίωι δεδεμένος.

3. Inscription de Magnésie du Méandre publiée par O. KERN, *Die Gründungsgeschichte von Magnesia am Maiandros* (Berlin, 1894), et P. SAKOŁOWSKI, *Mythographi græci* (Teubner), II, p. XXI suiv. Cf. WILAMOWITZ, *Hermes*, XXX, 176 suiv.

4. C. I. G. 3137 = DITTENBERGER, *Sylloge*, n° 171.

sept divinités communes aux deux cités, la formule du serment mentionne, pour Magnésie, Apollon ἐμ Πάνδοις¹, c'est-à-dire l'Apollon dont le sanctuaire se trouvait au lieu dit Πάνδος, dans la banlieue de la ville². Un des trois exemplaires du traité dont la gravure incombe aux Magnètes devra être exposé dans le temple de Pandoi, un second dans un autre sanctuaire d'Apollon, celui de Grynéon³. Ces textes suffisent à montrer l'importance du culte apollinique dans la ville du Sipyle; on aimerait à saisir quelque relation entre la statue du musée de Constantinople et l'idole principale du temple ἐμ Πάνδοις; on aimerait aussi à trouver une trace de l'une ou de l'autre dans les types monétaires de Magnésie. Sur les monnaies des Magnètes du Sipyle, l'image d'Apollon, sans être aussi fréquente que sur celles de la ville sœur du Méandre, est représentée par d'assez nombreux exemplaires qui se répartissent entre plusieurs types: la tête seule⁴, le citharède assis, tantôt drapé⁵ tantôt demi-nu⁶, le dieu debout et nu, tenant l'oiseau et l'arc⁷. Ces types monétaires, d'ailleurs sans grande originalité, peuvent être nés directement dans l'imagination des graveurs de coins; mais il n'est pas défendu non plus de croire que le souvenir de statues conservées dans les temples de leur ville natale ait pu inspirer le choix de quelques-uns.

1. L. 60-61: Ὁμνῶ Διὰ Γῆν Ἥλιον Ἄρη Ἀθηναίαν Ἀρείαν καὶ τὴν Ταυροπόλον καὶ τὴν Μητέρα τὴν Σιπυληνὴν καὶ Ἀπόλλω τὸν ἐμ Πάνδοις (à la place de ce dieu la formule smyrniote, l. 70, donne: Ἀφροδίτην Στρατονικίδα καὶ τοὺς ἄλλους θεοὺς πάντας καὶ πάσας...) Sur l'association prétendue du culte d'Apollon à celui de la Mère du Sipyle, cf. MAYER, *Hermes*, XXVII, 487.

2. Ramsay croit en avoir déterminé l'emplacement (*Journal of hellenic studies*, III, 38).

3. L. 84 suiv.: ἀναθέτωσαν... οἱ δὲ ἐμ Μαγνησίαι κάτοικοι ἐν τε τῇ ἀγορᾷ παρὰ τὸν βωμὸν τοῦ Διονύσου καὶ τὰς τῶν βασιλέων εἰκόνας καὶ ἐμ Πάνδοις ἐν τῷ ἱερῷ τοῦ Ἀπόλλωνος καὶ ἐμ Γρυνέωι ἐν τῷ ἱερῷ τοῦ Ἀπόλλωνος.

4. MIONNET, IV, 70, n° 375 (autonome).

5. MIONNET, IV, 73, n° 397 (Domitien); Supplément, VII, 379, n° 288 (*Id.*).

6. MIONNET, IV, 78, n° 428 (Mammæa); 79, n° 434 (Philippe père). Dans ces deux exemplaires, la main droite tient une branche. Il faut très probablement rapporter au même type la pièce de Philippe fils (Suppl. VII, 386, n° 323), donnée d'après Vaillant; la posture de l'Apollon n'est pas indiquée, mais ses attributs sont les mêmes. Corriger le nom du stratège TATIANOY en ΚΑΕΙΤΙΑΝΟΥ.

7. MIONNET, Supplément, VII, 372, n° 251 à 253 (autonomes).

La restauration de notre statue ne soulève que deux problèmes : comment était dirigé le bras droit ? comment était disposée la cithare ?

Sur le premier point, l'analogie de l'Apollon Lykeios, décrit par Lucien, vulgairement et improprement appelé Apollon Lycien¹, et des nombreuses répliques de ce type disséminées dans les musées² pourrait favoriser l'idée que le bras, surgissant d'abord dans une direction verticale ou légèrement penchée en dehors, se reployait ensuite à hauteur du coude pour venir appuyer la main contre le sommet de la tête. Mais ce geste, qui exprime le repos, la lassitude, la méditation alanguie³, et qui se combine le plus souvent avec l'inclinaison générale, vers la gauche, du corps, soutenu par une stèle ou un tronc d'arbre, ne convient nullement à l'attitude érecte, à la physionomie vivace et inspirée de la statue de Constantinople ; il ne s'accorde pas non plus avec la direction franchement oblique du tronçon subsistant de l'épaule ; enfin, la main posée sur le sommet de la tête y aurait laissé des traces que je cherche vainement. Il faut donc se décider pour un geste infiniment plus rare dans le répertoire des statues antiques⁴, mais assez fréquent en numismatique : celui du bras droit levé vers le ciel, légèrement fléchi au coude et tenant dans la main soit une patère de sacrifice, soit, plus probablement, un rameau de laurier purificateur. L'Achille invoquant les vents, sur la tiare de Saitapharnès, représente assez bien la direction du bras, formant avec l'horizon un angle d'environ 45 degrés, que suppose ce geste quelque peu déclamatoire, mais parfaitement en harmonie avec l'ensemble de notre figure.

1. LUCIEN, *Anacharsis* (dial. XLIX), 7.

2. Répliques ou réductions au Capitole, au Musée Torlonia (n° 89), au Louvre, à Berlin, à Montbéliard (Apollon Mathey), etc. Voir CLARAC, pl. 479-480, 540 B ; FURTWÄENGLER, *Meisterwerke*, p. 570, note 3. L'Apollon de Tralles doit probablement être restitué selon ce type.

3. ...ὡσπερ ἐκ καμάτου μακροῦ ἀναπαυόμενον (Lucien).

4. Clarac, pl. 491, donne un exemple du musée de Florence, mais le bras n'est-il pas restauré ? On comprend que ce bras, franchement détaché du corps et que nul support ne pouvait y relier, ait péri dans presque tous les cas.

L'objet de forme prismatique et légèrement incurvée que le dieu serre dans les doigts crispés de sa main gauche appartient évidemment à une cithare de grandes dimensions, analogue à celle qui figure sur le relief praxitélien de Mantinée. La partie conservée représente, sans aucun doute, l'extrémité supérieure d'une des cornes ou branches de l'instrument; mais on peut hésiter sur le point de savoir si le reste de la cithare se trouvait en avant ou en arrière de l'aplomb du bras. Le petit appendice cylindrique, percé d'un trou médian, qui se détache latéralement de la corne, ne suffit pas à trancher la question; car la pièce rapportée qui s'insérerait dans ce trou peut avoir été soit la partie centrale de la traverse où s'enroulent les cordes, soit l'ornement terminal en forme de cheville qu'on aperçoit aux deux extrémités de la traverse dans un très grand nombre de monuments antiques¹.

En résumé, le dieu était représenté debout, le poids du corps portant sur la jambe droite, la jambe gauche écartée et légèrement fléchie en arrière. Le bras gauche, pendant le long du corps, laissait pencher la cithare retenue par l'extrémité d'une de ses branches; le bras droit, élevé, tenait un rameau de laurier. Le torse est nu; un léger himation enveloppe les jambes, s'enroule autour de la ceinture en formant de larges plis, et, remontant sous le bras gauche, vient retomber, en un pan triangulaire, le long de l'épaule. La tête, ceinte de la taenia laurée, les cheveux bouclés descendant bas dans le cou, regarde au ciel avec une expression à la fois hautaine, rêveuse et inspirée.

Les qualités qui recommandent l'Apollon de Magnésie à l'estime des amis de l'art antique sont de celles qui n'exigent pas un long commentaire. Avant tout, il faut louer dans cette figure, d'une conservation exceptionnelle, la justesse des proportions, la fierté de l'allure, l'heu-

1. Immédiatement en arrière et au-dessous du poignet on aperçoit (sur une photographie du profil) une mortaise carrée où venait s'insérer le support de la branche de la lyre. Au-dessus de cette mortaise sont deux bossettes de forme irrégulière dont je ne m'explique pas la destination.

reuse pondération des lignes contrariées où se révèle au plus haut degré cette *symmetria* vantée par les autorités de Pline comme la grande conquête des maîtres sculpteurs du iv^e siècle. Et l'élégance ici n'exclut pas la force : le torse robuste, bien musclé, bien cambré, n'est pas celui d'un « dieu nourri de roses ». Le traitement large et simple de la draperie, avec ses grands plis profonds rayonnant de la ceinture, rappelle celui de la Vénus de Milo. L'exécution générale n'est pas très poussée : sans parler du dos, complètement négligé comme celui de toutes les statues destinées à la vue de face, le modelé sommaire et flasque de la poitrine et du ventre témoigne d'un ciseau insouciant ou pressé ; mais le bras, la main, un peu grande peut-être, s'affirment dans un dessin nerveux et souple, sinon distingué. La tête a été travaillée avec grand soin. Le résultat, certes, n'est pas uniformément heureux : le volume exagéré des joues, le menton gras et sans énergie, l'oreille plate, collée au crâne, la fente sèche et dure de la bouche, empêchent de rendre pleine justice à la fine courbe du front et du nez, au modelé savant et fondu des paupières, à l'habile désordre des boucles échevelées. L'esthéticien hanté des souvenirs de Phidias, et qui, dans l'Hermès de Praxitèle, aperçoit déjà le commencement de la décadence, sera tenté de porter un jugement sévère sur cette « académie » surmontée d'une « tête d'expression » ; mais l'historien impartial de l'art lui assignera une place honorable entre les créations exquises de l'atticisme et les œuvres apparentées de l'époque hellénistique telles que le Poséidon de Milo, où les procédés d'école, l'accent déclamatoire, le vide pompeux de la pensée et du sentiment me paraissent plus sensibles que dans l'Apollon de Magnésie.

Il est surprenant qu'une figure, qui frappe au premier abord par son air « déjà connu », ne trouve aucun parallèle vraiment exact dans l'immense répertoire des Apollons antiques parvenus jusqu'à nous¹.

1. Comparez cependant, pour le mouvement général et l'arrangement de la draperie, l'Apollon d'une peinture de Pompéi (HEBIG, *Wandgemälde*, n° 202) souvent reproduit (MILLIN, *Galerie mythologique*, II, pl. CLIII, n° 554 ; OVERBECK, *Kunstmythologie*, *Apollo*, XXIII, 20).

Les qualités et les défauts du style ne permettent cependant aucune hésitation sur la période générale à laquelle il convient de l'assigner : d'un travail trop libre et trop habile pour l'époque romaine, d'une inspiration et d'une facture trop superficielles pour l'époque attique, cet Apollon provincial est clairement un produit de cet art académique, qui florissait dans l'Asie grecque sous les premiers successeurs d'Alexandre et où les influences croisées des maîtres de la fin du iv^e siècle, Scopas, Praxitèle, Lysippe, viennent se fondre dans un style brillant et éclectique rappelant, à beaucoup d'égards, celui des peintres bolonais du xvii^e siècle. Les sculpteurs de cette époque, quoiqu'ils n'eussent plus la foi ni la conscience artistique de leurs devanciers, étaient loin de s'abaisser au rang de simples copistes : il faut descendre jusqu'au i^{er} siècle avant l'ère chrétienne, aux Agasias, Pasitélès et consorts, pour trouver une école qui se contente de la gloire modeste de traduire en marbre les chefs-d'œuvre des vieux bronziers. Il serait donc d'une mauvaise méthode de chercher dans l'Apollon de Magnésie la copie textuelle ou la réplique intégrale d'une œuvre célèbre du iv^e siècle : pour exclure *a priori* cette hypothèse, il suffit de rappeler que la sculpture antérieure à Alexandre a toujours représenté l'Apollon à la cithare entièrement drapé dans les longs plis de la *stola* des citharèdes, costume quasi féminin auquel les commentateurs anciens se sont eux-mêmes parfois trompés. A cet égard, il n'y a pas de différence entre l'Apollon Musagète de Scopas et l'Apollon praxitélien de la base de Mantinée ; même l'Apollon Daphnéen de Bryaxis, tel que nous l'a conservé la monnaie célèbre d'Antiochus Épiphanes, est encore conforme au type traditionnel. Le citharède demi-nu ou même entièrement nu est une invention ou une résurrection de l'époque hellénistique¹ ; le costume de notre statue porte sa date.

1. Pour le type archaïque ou archaïsant du citharède nu (Apollons de Pompéi, du palais Pitti, Apollon Mazarin du Louvre), voir les hypothèses de Wolters, *Jahrbuch*, t. XI (1896), p. 1 et suiv. Pour le type alexandrin, cf. CLARAC, pl. 480, 921 B ; pl. 489, 949 (Berlin, n° 52) ; pl. 482, 926 B (Dresde, n° 183) ; pl. 490, 954 ; pl. 486 B, 948 F ; et les observations de Wernicke dans la *Realencyclopädie* de Pauly-Wissowa, II, col. 107.

Toutefois, comme la création du nouveau type citharédique paraît avoir consisté essentiellement à substituer la cithare à l'arc ou au rameau dans un type déjà consacré de l'Apollon archer ou purificateur, il n'est pas défendu de croire que l'artiste, évidemment assez peu doué, auquel est due notre statue, n'a pas fait réellement œuvre d'inventeur, qu'il a emprunté plus ou moins fidèlement, sinon le motif, du moins le geste, la draperie, l'expression de sa statue à quelque Apollon classique d'un de ces deux derniers types. Or, cette présomption admise, nous trouvons une première indication dans le caractère de la tête de notre Apollon. Cette tête « romantique », à l'expression pathétique, au regard perdu dans le ciel, offre sans doute un air de famille avec différentes têtes d'Apollon qu'on assigne au III^e siècle, — Apollon des Thermes de Caracalla¹, Apollon Pourtalès², etc., — mais la coiffure sans *crobyle* indique un original un peu plus ancien; de plus, l'analogie est étroite avec les portraits idéalisés d'Alexandre le Grand, comme celui qui figure sur le beau médaillon de Tarse à la Bibliothèque nationale. L'étude de ces portraits offre des problèmes non encore résolus, dont l'examen ne serait pas à sa place dans cette notice; contentons-nous de rappeler que, dans bien des cas, la critique, en présence de ces portraits prétendus, hésite sur la désignation qui leur convient: homme ou dieu, Alexandre ou Apollon. Pour le spectateur antique, cette incertitude était dissipée par des attributs ou une inscription aujourd'hui disparus; pour l'archéologue moderne, elle est ordinairement sans remède. Au lieu de s'évertuer, dans chaque cas particulier, à fixer l'attribution par des distinctions subtiles, ne serait-il pas plus intéressant de chercher à expliquer l'origine de notre embarras en faisant remonter à un même maître, ou tout au moins à un même atelier, la création de ces deux types si voisins, l'Apollon romantique et l'Apollon ^{l'ancien} divinisé, où se reflètent comme les deux faces

1. Ou Apollon Castellani, à Londres (*Monumenti*, X, 19; OVERBECK, XXII, 34; COLLIGNON, *Hist. de la sculpt. gr.*, II, fig. 238).

2. A Londres (BAUMEISTER, fig. 106; COLLIGNON, *ouvr. cité*, II, fig. 237). M. Vasnier me signale comme appartenant au même groupe une tête d'Apollon au musée de Trévise.

d'un même idéal ? Ainsi posée, la question, dans l'état actuel de nos connaissances, ne comporte qu'une seule réponse : on l'a déjà deviné, c'est le nom de Léocharès qui la fournit. Le maître athénien, dont la vieillesse coïncide avec la jeunesse d'Alexandre, a certainement joué un rôle important dans l'iconographie conventionnelle de ce roi. Après la bataille de Chéronée, ce fut lui qui exécuta, pour le Philippeion d'Olympie, les statues chryseléphantines de Philippe et des membres de sa famille, entre autres Alexandre¹ ; plus tard, il collabora avec Lysippe, sans qu'on puisse déterminer la part des deux artistes, au groupe en bronze, consacré à Delphes, qui représentait la fameuse chasse au lion où Alexandre n'avait dû son salut qu'au secours opportun de Cratère². D'autre part, Léocharès paraît avoir traité avec une véritable prédilection le type d'Apollon ; on connaît de lui trois statues de ce dieu : l'une, œuvre de jeunesse, achetée pour le compte de Denys le Jeune, tyran de Syracuse³ ; la seconde placée devant le temple d'Apollon Pronaos à Athènes⁴ et qui, d'après l'hypothèse séduisante de Winter⁵, serait le prototype de l'Apollon du Belvédère ; la troisième, enfin, que Pline désigne sous le nom d'« Apollon au diadème » (*Apollo diadematus*) et qu'il faut identifier sans doute avec l'Apollon « à la chevelure attachée par une tænia » que Pausanias signale, sans nom d'auteur, auprès du temple d'Arès à Athènes⁶.

Dans ces conditions, n'est-il pas naturel de supposer que c'est dans l'esprit, sous le ciseau de Léocharès que s'est opérée pour la première

1. PAUSANIAS, V, 20, 9 (OVERBECK, *Schriftquellen*, n° 1312). Kœpp retrouve, non sans vraisemblance, la figure d'Alexandre dans la statue Rondanini à Munich (*Ueber das Bildniss Alexanders des Grossen*, p. 18).

2. PLUTARQUE, *Alexandre*, 40 (OVERBECK, n° 1491). Souvenir présumé dans le bas-relief circulaire de Messène, au Louvre (LIESCHKE, *Jahrbuch*, III, 189).

3. PSEUDO-PLATON, *Epist.* 13, p. 361 (OVERBECK, n° 1302).

4. PAUSANIAS, I, 3, 4 (OVERBECK, n° 508).

5. *Jahrbuch*, VII, 165.

6. PLINE, XXXIV, 79 : (fecit Leochares) Apollinem diadematum. PAUSANIAS, I, 8, 4, *περὶ δὲ τὸν ναὸν (d'Arès) ἐστᾶσιν Ἡρακλῆς καὶ Θησεύς καὶ Ἀπόλλων ἀναδούμενος ταινίαι τὴν κόμηην*. L'identification a été proposée par Overbeck, n° 1306.

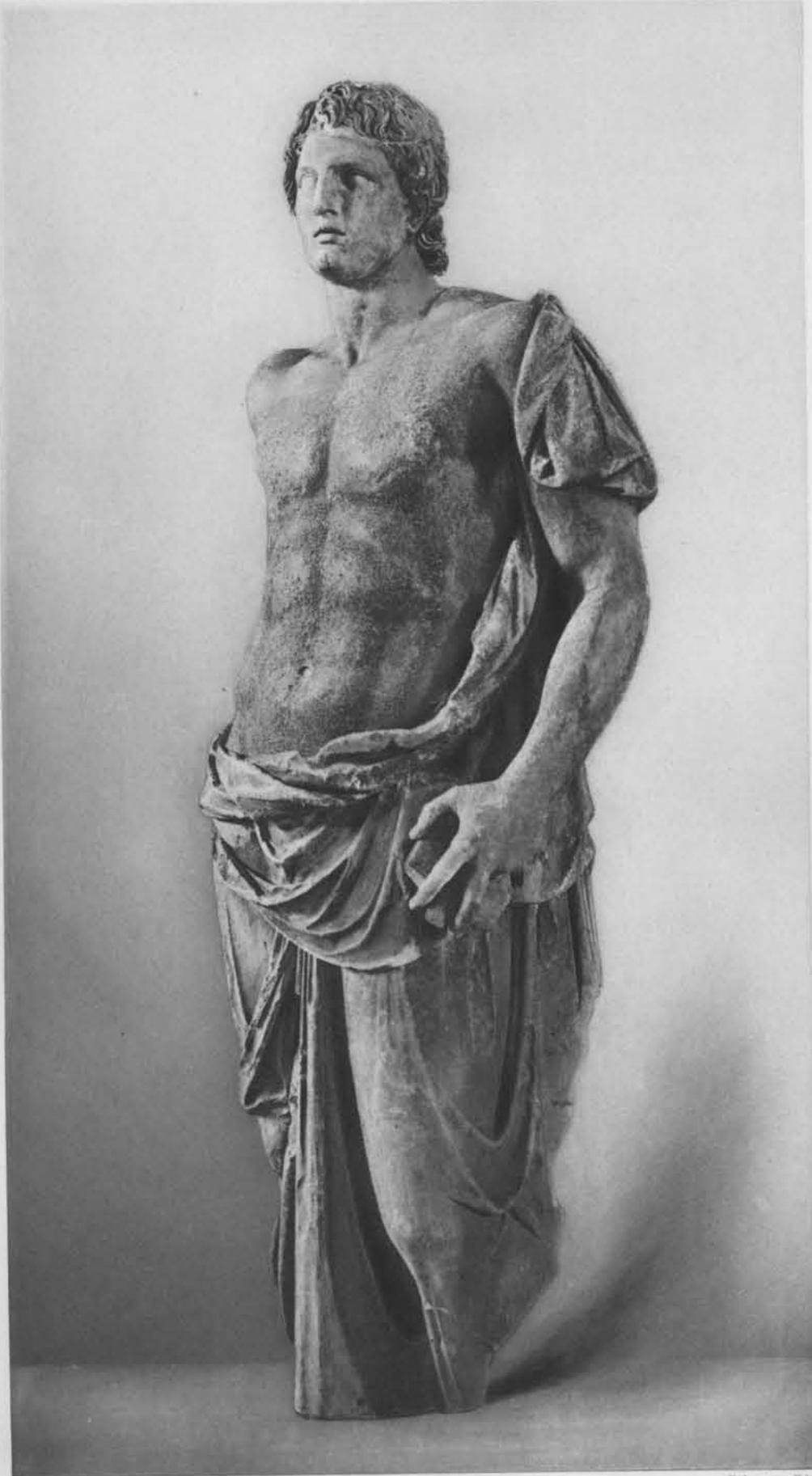
fois cette pénétration réciproque, cette fusion intime des deux types du héros juvénile et du dieu secourable dont nous avons le témoignage, entre autres, dans les têtes du Musée britannique et de la collection Barracco¹? Par son âge comme par le tour particulier de son génie, fort éloigné du réalisme élégant et sobre de Lysippe, l'auteur raffiné, fougueux à froid et tant soit peu académique du *Ganymède* était bien l'homme qu'il fallait pour présider à ce curieux amalgame; en sa création hybride s'incarna l'étonnement d'une génération éblouie par tant de prodiges qu'elle ne savait plus si c'étaient les hommes qui remontaient au ciel ou les dieux qui descendaient sur terre.

Avec son sourcil froncé, son œil noyé dans l'ombre d'une arcade profonde et dirigeant vers le ciel un regard qu'on devine humide, avec la protubérance accusée de la base de l'os frontal, la narine frémissante, l'expression ardente et passionnée, la chevelure relevée au-dessus du front, la tête de l'Apollon de Magnésie offre une ressemblance si marquée avec certains « portraits » d'Alexandre qu'au premier moment le doute était permis et qu'il n'a été complètement dissipé que par la découverte du torse et du bras tenant la cithare. L'œuvre appartient dès lors au cycle des images d'Apollon dérivées du type créé par Léocharès et volontiers la rattacherai-je à l'Apollon « à la tænia » avec lequel elle semble avoir en commun le mode d'attache de la chevelure. S'il en est ainsi, de même que la statue du Belvédère paraît nous avoir conservé une réplique de l'Apollon Pronaos, ainsi la statue de Tchibili-Kiosk pourrait être considérée comme un reflet affaibli, modifié², mais néanmoins fidèle encore, du second des grands Apollons d'Athènes dus au ciseau de Léocharès, l'Apollon diadémé devant le temple d'Arès; et, en continuant dans la voie de la

1. Kœpp, *ouvr. cité*, p. 19, 24, 25. Je n'ose pas citer l'« Alexandre » du Capitole, ni la tête (antique?) de Ptolémaïs récemment entrée dans la collection Jacobsen (HELBIG: *Monumenti antichi*, VI, pl. I).

2. Notamment par l'addition de la cithare. Je n'ajoute pas : *lointain*, car la statue ne me paraît pas postérieure au milieu du III^e siècle; l'*alexandromanie* dans l'art grec n'a pas pu durer plus longtemps que la *napoléomanie* dans le nôtre.

conjecture, on pourrait faire remarquer que la coiffure sans « crobyle » de notre statue indique que, dans l'œuvre de Léocharès, l'Apollon à la taenia (Magnésie) occupe une place plus ancienne que l'Apollon Pronaos (Belvédère). Ce ne sont là que des hypothèses bien faiblement autorisées, je le sens, et je ne les donne pas pour autre chose ; il m'a semblé pourtant qu'elles ajoutaient quelque peu à l'intérêt provoqué par la belle trouvaille de Magnésie, et qu'à ce titre elles méritaient d'être soumises aux réflexions de nos lecteurs.

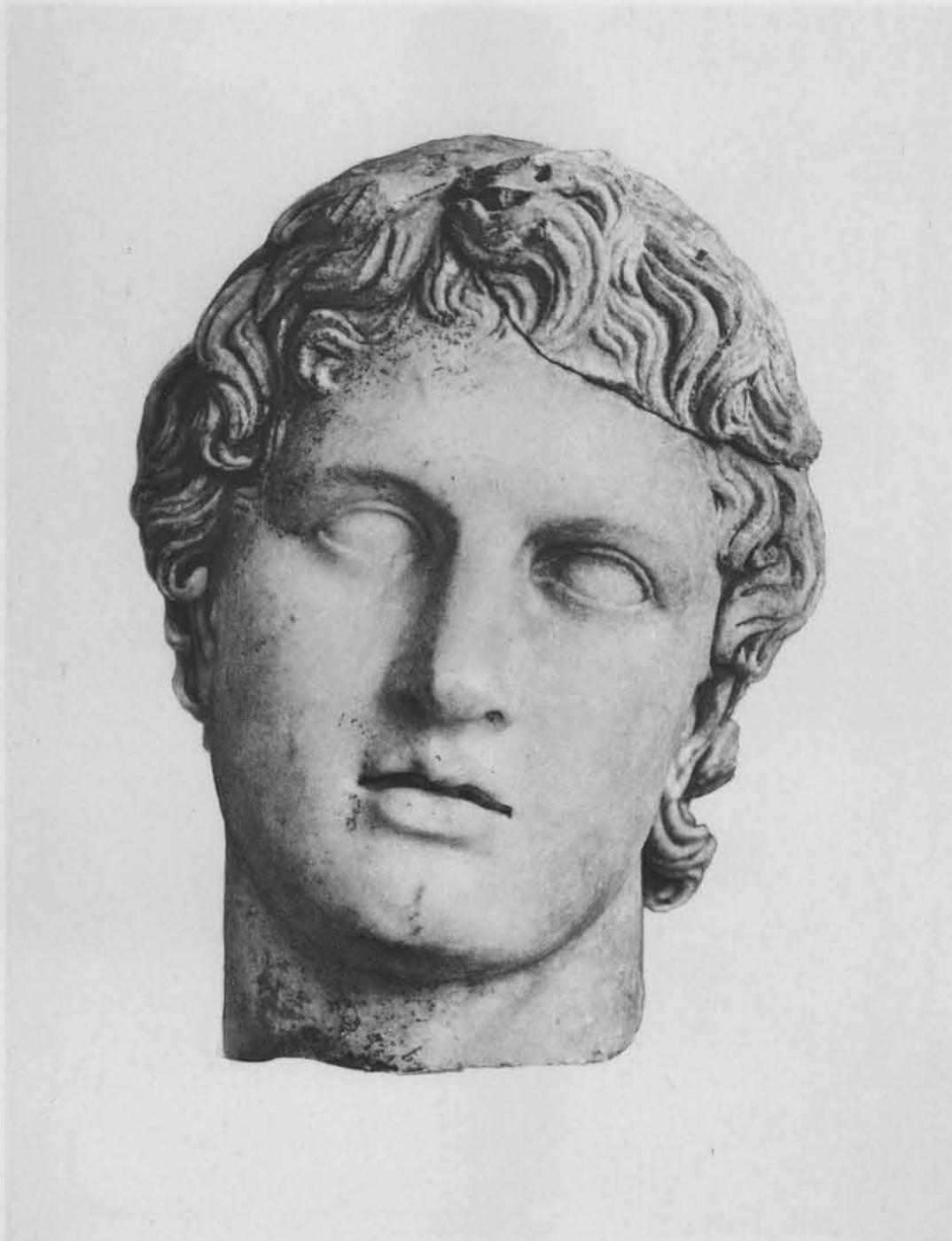


Hélios Dujardin.

E. Leroux Edt.

APOLLON

STATUE DE MARBRE TROUVÉE A MAGNÉSIE DU SIPYLE
(Musée Impérial de Constantinople.)



Héliog Dujardin

E. Leroux Edit.

TÊTE DE L'APOLLON DE MAGNÉSIE



Hélios Dujardin

E. Leroux Edt.

TÊTE DE L'APOLLON DE MAGNÉSIE